

Discours prononcé le 5 octobre 1919 au pèlerinage de Médan

Marcel Batilliat

C'est une tradition que nous renouons aujourd'hui. Car elle avait déjà le prestige d'une tradition, la fête grave instituée à l'anniversaire du jour où la mort a frappé notre héros et notre maître. Elle est née de notre douleur. Elle ne fut d'abord que le prolongement des inoubliables funérailles que la France avait faites à l'un des plus grands parmi ses fils. Puis elle continua dans la joie du triomphe et dans la fierté de l'apothéose : le temps vengeait Zola, consacrant à la foi son œuvre et son action.

Ensuite, ce fut la tourmente ; le fleuve de sang est à peine tari, le fleuve de larmes ne l'est pas encore... Cinq fois, l'automne est revenu voiler les horizons de Médan, sans que nous ayons pu accomplir notre vœu. Mais les jours d'angoisse sont passés : une aube nouvelle monte. Emile Zola, nous revenons ! Nous revenons à votre souvenir, avec toute la fervente piété d'autrefois. Nous revenons à votre pensée comme vers le suprême recours, comme vers le principe de l'invincible espérance !

O tristesse recueillie du premier pèlerinage, alors que le deuil enveloppait encore toutes les âmes ! Quelques-unes des plus jeunes parmi les disciples affligés, Maurice Le Blond, que Zola aurait eu tant de joie d'appeler son fils ; Saint-Georges de Bouhéliér, Paul Brulat, avaient entrepris d'organiser cette commémoration funèbre. A leur appel s'étaient groupés tous les familiers de Médan et de la rue de Bruxelles, les amis de la bataille littéraire, les compagnons de la grande lutte civique. Hélas ! Messieurs, depuis seize ans, que de vides dans cette belle et généreuse élite ! J'ai le devoir d'apporter aux disparus le souvenir ému et fidèle des survivants.

Ce furent d'abord Georges Charpentier, qu'unissaient à Zola trente années d'étroite affection, et Gustave Toudouze, et Jules Claretie, et Ludovic Halévy, et le grand peintre Camille Pissaro. Puis Pierre Quillard, noble poète et vaillant citoyen. Puis, des hommes dont les noms s'étaient illustrés dans la bataille de justice : Gabriel Monod, Francis de Pressensé, Georges Picquart, Camille Lemonnier, qui représentait parmi nous la Belgique fraternelle. Enfin, les deux sculpteurs de génie, dont l'un avait entrepris, dont l'autre a réalisé la statue que nous élèverons au cœur de Paris : Alexandre Charpentier et Constantin Meunier.

Mais, depuis le dernier pèlerinage, celui de 1913, la mort a encore frappé au milieu de nous, et plus durement que jamais. Fernand Desmoulin, Octave Mirbeau, Jules Troubat, Emile Verhaeren, Paul Margueritte sont partis tour à tour. Et voici Jean Jullien et Georges Clairin, dont les tombes sont à peine closes...

Dans nos réunions à venir, ceux-là ne seront jamais tout à fait des absents. Selon la parole du Maître, « ils ont passé en faisant leur œuvre ; ils ont enrichi notre âge de belles créations ou de gestes héroïques. Gardons leur place parmi nous ; et, forts de nos certitudes, serrons-nous autour de notre cher et vénéré président Théodore Duret ; autour d'Anatole France, prince de la pensée contemporaine ; autour de Mme Emile Zola, qui incarne à nos yeux tant de chers souvenirs !

Presque tous ces apôtres de l'Art et de la Justice, - l'Art et la Justice ! Expressions-sœurs du même idéal, aspirations pareilles vers la vie supérieure, vers l'Harmonie et vers la Beauté, - presque tous appartenaient à la belle génération de 1840, grandie sous le Second Empire, meurtrie et mûrie à la dure épreuve de la Débâcle, et qui, moins de dix ans plus tard, apporta à la France renaissante une si opulente moisson de gloire ! Le naturalisme et

l'impressionnisme, - la Vérité et la Lumière, - conquièrent le monde au génie français, comme l'avaient fait autrefois les philosophes de l'Encyclopédie et les poètes de 1830.

Mais, après eux, vint une autre génération qui entoura Emile Zola de son admiration enthousiaste et de son respect passionné. Ce fut la nôtre, celle qui, maintenant, voit déjà s'écarter d'elle la coupe enchantée de la jeunesse. Ah ! Messieurs, j'en appelle à vous tous, même, s'ils veulent bien regarder en arrière et se rappeler leur passé, à ceux que divers mobiles ont détourné de la constance... Nous naissons aux belles-lettres, aux patientes découvertes et aux doux mirages décevants, alors que, chaque année, l'arbre grandissant des *Rougon-Macquart* étendait vers le soleil un nouveau rameau.

Avec quelle avidité impatiente, avec quel enthousiasme émerveillé nous nous assimilions sa sève bienveillante ! Et quelle miraculeuse clarté se révélait soudain à nos yeux éblouis ! *Germinal*, *L'Œuvre*, *La Terre*, *L'Argent* paraissaient tour à tour ; et nos pensées adolescentes s'ouvraient à la vie sociale, à la vie naturelle, au mystérieux tourment de la création. Les êtres et les choses, les lois souveraines de l'univers, les dérisoires caprices humains, les réalités et les chimères, la souffrance et la joie, l'erreur éternelle et l'inaccessible sagesse, tout prenait sa valeur vraie, sous la flamboyante lumière que projetait l'œuvre de vérité. Nous devons à Zola la juste compréhension du monde.

Aussi, Messieurs, quand en janvier 98 retentit l'immense cri que vous savez, le plus sublime que l'amour de la justice ait jamais arraché d'une poitrine humaine, comme nous étions disposés à en entendre le généreux et formidable appel ! Et de quel élan nous sommes accourus autour de celui qui était déjà le Maître, et qui devenait le Chef !

Mesdames, Messieurs,

L'œuvre d'Emile Zola nous est trop familière pour que j'aie à en célébrer devant vous les multiples splendeurs. Nous n'avons jamais redouté pour elle l'épreuve du temps. Mais les cinq années qui viennent de s'écouler sont lourdes de tout le poids d'un demi-siècle ; et c'est avec le recul du passé que cette œuvre nous apparaît aujourd'hui.

Elle garde toute sa force généreuse et toute son émouvante beauté. La foule de ses personnages demeure, non pas, comme on l'avait jugé naguère, la représentation exacte des mœurs d'une époque, - mais l'image de l'humanité même, de l'humanité de tous les temps et de tous les lieux. Sa composition monumentale, son lyrisme d'épopée, la protègent comme une armure d'airain. Depuis le Paradou mystique et luxuriant jusqu'à l'allègre cité future de Beauclair, elle reste la fresque géante qui fixe pour les temps futurs la légende d'un cycle révolu, et qui instaure cet avenir même, - ô géniale préscience ! - en lui donnant ses évangiles et sa loi, en chantant ses espérances, en glorifiant ses réalisations.

Ce don de clairvoyance ou de divination, peu de poètes, de philosophes ou de savants l'ont possédé au même degré qu'Emile Zola. Aujourd'hui, sa vision prophétique surprend plus encore que sa puissance d'évocation. Le tableau de la grande guerre exterminatrice qui doit précéder la réconciliation universelle, à la dernière page de *Travail*, en est un prodigieux exemple. La tourmente qui s'achève, Zola en avait prévu, non seulement l'inférieure horreur, mais le caractère précis et l'évolution même. Le cataclysme dont notre conscience et nos yeux garderont à jamais la vision épouvantée tient tout entier en ces deux pages de prophétie, et l'historien ne pourra que confirmer le récit épique de l'annonciateur.

C'est dire, mesdames et messieurs, combien les anticipations de Zola sont grosses de réalité prochaine. La guerre est venue, comme il l'avait prévue et telle qu'il l'avait prévue. Le règne de la sagesse et de la joie viendra aussi, tel que l'appelait son grand rêve inspiré.

Que de fois, durant ces cinq années de ténèbres, les pensées ne se sont-elles pas tournées, avec angoisse, vers les flambeaux éteints qui, jadis, avaient éclairé la route ! Où étiez-vous, Michelet l'apôtre, Renan le sage, Hugo le titan ! Où étiez-vous, Zola le juste, le

voyant et le prophète ? Où étiez-vous aussi, vous, Jaurès, le bon berger dont un exécrable forfait avait étouffé l'ardente voix magnanime !

C'était de vous, ô disparus, précurseurs immortels, que nous attendions la certitude et la lumière. Et votre génie survivant a été notre guide à travers la nuit interminable.

Nous étions trop nourris de la pensée de Zola pour nous méprendre sur son enseignement. Ah ! Messieurs, quelle colère l'eût transporté, quelle angoisse eût étreint son cœur de grand Français, lorsqu'une nouvelle invasion déborda nos frontières et menaça Paris ! Le danger de la Patrie lui eût arraché un cri surhumain, et ce cri, sans doute, aurait bouleversé le monde avant de se répercuter le long des siècles. Puis, de quels accents son amour de la Justice eût salué la juste victoire !

Mais, pas un instant Zola n'eût désespéré des lendemains. Après la nuit de monstrueuses ténèbres, l'aube doit se lever plus radieuse que jamais. Il faut que maintenant la prophétie du *Deuxième 2vangile* s'accomplisse en entier. Il faut que la parole suprême de Luc Froment, « la guerre est morte », soit la pierre d'assises sur laquelle s'élèvera l'édifice des temps nouveaux !

Mesdames, Messieurs,

Les demeures où les hommes ont vécu et qu'ils ont aimées, les jardins confidents de leurs joies intimes et de leurs méditations, semblent garder la présence invisible de ceux dont la voix s'est tue et dont les pas se sont éloignés à jamais.

Aucune de ces demeures n'est plus émouvante que Médan, aucune n'est l'asile de plus de souvenirs. Médan ! Petite maison grandie avec l'œuvre immense, petit enclos élargi à mesure que la pensée du Maître débordait sur le monde !

Mais il y a ici mieux encore que des souvenirs, car l'œuvre et la pensée y perpétuent leur rayonnement. La semence de vérité y germe sans fin, la moisson toujours renouvelée ne cesse pas d'y croître et d'y mûrir.

Mme Emile Zola a voulu qu'il en soit ainsi. Elle a su rendre à la mémoire du glorieux compagnon de sa vie l'hommage le plus conforme à sa doctrine et à sa volonté : elle a fait de Médan le château des enfants qui n'ont pas de chaumière...

Petits pupilles de Médan, vous ouvrez seulement vos yeux à la lumière, et l'heure est lointaine encore où vous apprendrez Zola dans ses livres : mais c'est un peu lui-même que vous apprenez déjà dans le grand livre de la nature, - dans tout ce qui palpite et qui chante, dans la pure clarté du matin, dans l'allégresse des floraisons, dans le frémissement des épis, dans la beauté calme de ces horizons qui lui étaient familiers. Son génie était fait de tout cela, de toute la fête ardente, tumultueuse et magnifique de l'univers.

Il était fait aussi de toute la tendresse humaine : vous saurez un jour que personne n'a aimé l'enfance d'un cœur plus passionnément ému, et que personne n'a aimé les hommes avec plus d'héroïsme.

Enfants ! Selon sa doctrine et selon son exemple, vous serez pacifiques, vaillants et forts. La guerre a passé ; la guerre et la haine ne laissent jamais derrière elles que des ruines. Et c'est à vous que, sur ces ruines, il appartiendra d'édifier la cité de joie, de concorde et de fraternité. Vous connaîtrez cette réalité que caressait son rêve : qu'elle soit belle et généreuse, telle qu'il l'a voulue !

Fécondité, Travail, Vérité, Justice ! Paroles magiques qu'il nous a léguées, et qui restent pour nous le testament de sa pensée ! Elles apportent, dans leur signification évangélique, la raison et l'amour, le bonheur des hommes, la souveraine noblesse de la vie.

Ce sont elles, messieurs, qui renouvelleront le monde !